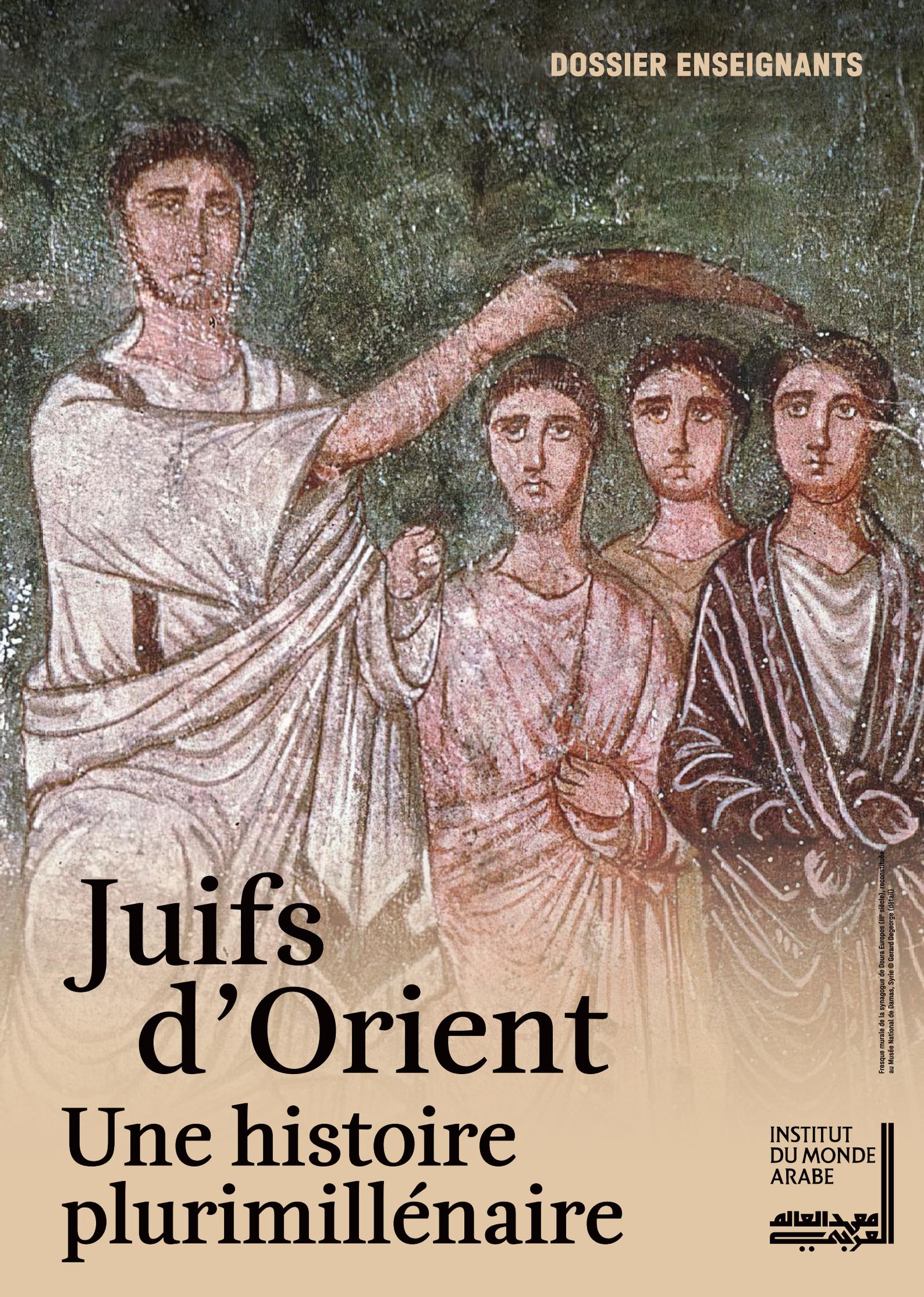


DOSSIER ENSEIGNANTS



Juifs d'Orient

Une histoire plurimillénaire

Fresque murale de la synagogue de Doura Europos (III^e siècle), reconstituée au Musée National de Damas, Syrie © Gerard Degrange (digital)

INSTITUT
DU MONDE
ARABE



Table des matières

3	Introduction
4	Liens avec les programmes scolaires
5	De l'Antiquité aux premiers temps de l'islam <ul style="list-style-type: none">Qumrân : Les mystères des manuscrits de la mer MorteLes fresques de la synagogue de Doura EuroposLes mosaïques de la synagogue de NaroBol d'incantation (Irak)Lampe au chandelier à sept branches (Maroc)
8	Le temps des dynasties <ul style="list-style-type: none">Saadia Gaon : traduction de la bible en arabeLes synagogues à l'ère médiévaleMaïmonide
10	Le temps des Séfarades <ul style="list-style-type: none">Parchemin d'EstherManuscrit « Document des 3 religions »Far Away Moses
12	Le temps de l'Europe <ul style="list-style-type: none">Les juifs dans l'orientalismeLe statut de dhimmi dans l'Empire ottomanL'indigénat et le décret CrémieuxL'Alliance israélite universelle (AIU)Architecture des synagogues au XIX^e siècle dans les colonies
16	La vie des communautés juives en Orient au tournant du XX^e siècle <ul style="list-style-type: none">Photographies de Jean Besancenot (Maroc)Grande robe de mariéeAlbert Memmi, « à cheval sur deux civilisations »
20	Conclusion : le temps des exils <ul style="list-style-type: none">Les « cartographies mentales » de João Luis Koifman
22	En prolongement à l'Institut du monde arabe (offre permanente)

Introduction

Un patrimoine matériel et immatériel, profane et religieux, immensément riche, né d'échanges remarquables et féconds entre juifs et musulmans ; un regard inédit sur l'histoire plurimillénaire des deux communautés et leur passé commun, et sur la diversité culturelle ayant façonné le monde arabo-musulman : c'est ce que donne à découvrir l'exceptionnelle exposition « Juifs d'Orient ».

Dans le prolongement des expositions « Hajj, le pèlerinage à La Mecque » en 2014 et « Chrétiens d'Orient, 2000 ans d'histoire » en 2017, l'IMA poursuit sa trilogie consacrée aux religions monothéistes dans le monde arabe avec « Juifs d'Orient ».

Au fil d'une approche à la fois chronologique et thématique, l'exposition décline les grandes périodes de la vie intellectuelle et culturelle juive en Orient, révélant les échanges prolifiques qui ont façonné les sociétés du monde arabo-musulman durant des siècles.

Elle explore les multiples facettes du judaïsme depuis son implantation antique en Méditerranée, dans la péninsule Arabique et le long de l'Euphrate jusqu'aux premiers liens tissés entre les tribus juives d'Arabie et le prophète Muhammad ; de l'émergence des principales figures de la pensée juive durant les califats médiévaux à Bagdad, à Fès, au Caire et à Cordoue à l'essor des centres urbains juifs au Maghreb et dans l'Empire ottoman ; de l'eupéanisation du XIX^e siècle aux prémices de l'exil définitif des juifs du monde arabe. Le récit de cette coexistence, tour à tour féconde et tumultueuse, témoigne du rôle de chacun dans

l'enrichissement de la culture et de la religion de l'autre, qu'il s'agisse de la langue parlée, des coutumes, de l'artisanat ou encore de la production scientifique et intellectuelle. À la lumière de cette mise en perspective inédite, l'exposition s'attache à faire rayonner et à préserver la mémoire d'un patrimoine d'une formidable richesse.

Grâce à des prêts d'œuvres issues de collections internationales l'IMA présente des œuvres inédites et d'une grande variété : archéologie, manuscrits, peintures, photographies, objets liturgiques et du quotidien, mais aussi installations audiovisuelles et musicales.

Ce dossier propose, à travers le cheminement de l'exposition, de faire un focus sur quelques éléments saillants. Il peut être utilisé avant la venue à l'Institut, après ou même à distance. Chaque enseignant pourra s'en saisir en fonction de son niveau d'enseignement, sa discipline et son projet pédagogique.

Liens avec les programmes scolaires

Histoire, cycle 4, classe de sixième

❖ Thème 2

Récits fondateurs, croyances et citoyenneté dans la Méditerranée antique au I^{er} millénaire avant J.-C.

La naissance du monothéisme juif dans un monde polythéiste

Histoire, cycle 4, classe de cinquième

❖ Thème 1

Chrétientés et islam (VI^e-XIII^e siècles), des mondes en contact

De la naissance de l'islam à la prise de Bagdad par les Mongols : pouvoirs, sociétés, cultures

❖ Thème 3

Transformations de l'Europe et ouverture sur le monde aux XVI^e et XVII^e siècles

Le monde au temps de Charles Quint et Soliman le Magnifique

Histoire, cycle 4, classe de quatrième

❖ Thème 2

L'Europe et le monde au XIX^e siècle : Conquêtes et sociétés coloniales

Histoire, cycle 4, classe de troisième

❖ Thème 2

Le monde depuis 1945 : Indépendances et construction de nouveaux États

Histoire, cycle 4, classe de seconde

❖ Chapitre 2

La Méditerranée médiévale : espace d'échanges et de conflits à la croisée de trois civilisations

L'hétérogénéité religieuse et politique entre Rome et Byzance et au sein du monde musulman

Histoire, cycle 4, classe de première

❖ Chapitre 3. Métropole et colonies

Le cas particulier de l'Algérie (conquête de 1830 à 1847) organisée en départements français en 1848
Point de passage : 1887 – Le code de l'indigénat algérien est généralisé à toutes les colonies françaises

Spécialité Histoire-géographie, géopolitique et sciences politiques, classe de première

❖ Thème 2

Analyser les dynamiques des puissances internationales

❖ Axe 1

Essor et déclin des puissances : un regard historique

Jalons : L'empire ottoman, de l'essor au déclin.

Français, classe de troisième

❖ Thème : Se chercher, se construire, un livre relevant de l'autobiographie ou du roman autobiographique (lecture intégrale) (Albert Memmi)

I. De l'Antiquité aux premiers temps de l'islam

Cette première partie d'exposition présente des objets issus de tout le pourtour méditerranéen et de la péninsule arabique. Historiquement implantée en Mésopotamie, en Egypte et en Syrie bien avant l'avènement du christianisme et de l'islam, la diaspora connaît un fort dynamisme lors de l'Empire d'Alexandre (356-323 av. notre ère) et une intensification au cours des premiers siècles de notre ère liée à la destruction de Jérusalem et du Temple en 70. Les diasporas juives s'installent partout, avec leur propre culture et rites, emmenant avec elles leur rouleau de Torah et s'ancrent régionalement. Originellement, le Temple de Jérusalem était le seul lieu où les prêtres pratiquaient le service du culte. Dès le III^e siècle avant J.C. apparaissent les premières synagogues.

Qumrân : Les mystères des manuscrits de la mer Morte

Les manuscrits dit de la mer Morte ont été découverts dans des circonstances romanesques. En 1947, un jeune bédouin qui recherchait une chèvre aurait découvert la première grotte et des jarres contenant des rouleaux de cuir. Des recherches sont alors menées de 1947 à 1956 : une sorte de course entre les bédouins qui monnayaient leurs découvertes et diverses sociétés archéologiques (dont celle de l'école biblique et archéologique de Jérusalem, dirigée par le Père Roland de Vaux) s'engage.

Une dizaine de grottes sont découvertes, contenant 970 manuscrits composés de milliers de fragments, pour la plupart en très mauvais état de conservation. Les datations archéologiques situent la copie de ces documents entre le III^e siècle avant J-C et le I^{er} siècle après J-C. La plupart des archéologues s'accordent à dire que ces manuscrits ont sans doute été cachés là aux alentours de la première guerre judéo-romaine (66-73), appelée également « Grande Révolte juive ». La majorité des textes sont rédigés en hébreu mais on en trouve également en grec (majoritairement

écrits en écriture assyrienne dit hébreu carré), en araméen et en nabatéen. Ils appartiennent à la catégorie de la littérature religieuse juive d'avant la chute du Temple de Jérusalem (70 après J.-C.).

L'attribution de ces manuscrits pose en revanche question. Certains penchent pour les Esséniens, qui vivaient dans la région de Qumrân d'après des témoignages d'époque : Flavius Josèphe fait mention de l'existence de ces juifs austères qui appliquent une vision rigoriste de la Torah et Flavius explique la distinction entre les Pharisiens, les Sadducéens et les Esséniens. Leur rapport au Temple et à la Loi diverge. Dans de nombreux textes de Qumrân, la « communauté » semble en rupture avec la société environnante, repliée dans le désert pour y échapper et même en rupture avec le Temple, jugé « souillé », comme dans le manuscrit *La Règle de la communauté*. Certains y voient d'ailleurs une annonce des premiers chrétiens, à la faveur de la figure du « Maître de justice » qui préfigurerait Jésus.

D'autres, en raison notamment de la découverte récente à la faveur de nouvelles technologies d'analyse, de manuscrits en peau de chèvre et non de vache comme on l'avait cru, qui contredit la thèse de production locale des manuscrits dans le désert de Judée, contestent cette vision et pensent que les manuscrits viennent de Jérusalem et ont été cachés pour les protéger des heurts de l'époque et réfutent la thèse essénienne. Les controverses vont bon train, les découvertes questionnant les fondements du judaïsme et du christianisme. La société juive de l'époque, en Judée comme en diaspora, est multiple.

3 objets : Jarre à manuscrits de la mer Morte, un des trois facs similaires des rouleaux de cuir de Qumran, Fragment de parchemin comportant des compositions hymniques. Qumrân, Palestine, I^{er} siècle.

Jarre, notice : Cette jarre, réalisée dans une pâte très cuite, provient de la première grotte explorée par l'École biblique et archéologique française de Jérusalem. Elle contenait quelques fragments du tissu dans lequel avaient dû être enroulés des manuscrits esséniens. Ces derniers, en hébreu et en araméen, comprenaient des textes bibliques, des textes apocryphes (non intégrés dans la Bible hébraïque officielle), enfin des règles de vie communautaire et des recueils d'interprétations propres aux Esséniens.

Fac similé rouleau : Ces trois panneaux reproduisent le seul rouleau de Qumrân réalisé en cuivre : mesurant 2,40 m de long, il était fait de trois plaques rivetées et gravées, au repoussé, d'un texte sur douze colonnes. Il donne la liste de soixante-deux trésors cachés à travers la Judée : monnaies, orfèvrerie, mobilier, vêtements sacerdotaux, encens. S'agit-il des biens de la communauté essénienne ? Ou plus vraisemblablement d'une liste symbolique ? Le site de Qumrân, rendu célèbre par la découverte en 1947 de manuscrits sacrés cachés dans des grottes, est généralement identifié à un établissement essénien. Les Esséniens (un des quatre courants de la société juive à l'époque hellénistique), se considérant comme seuls représentants de l'alliance entre Dieu et les hommes, avaient repoussé la religion officielle de Jérusalem pour s'isoler, autour d'un « maître de justice », et se consacrer à la copie inlassable des textes et au travail manuel.

Les fresques de la synagogue de Doura Europos

Installation numérique immersive

Doura Europos se situe dans la province de Syrie, aux frontières de l'Empire romain, sur la rive droite de l'Euphrate. Au III^e siècle, alarmés par l'avancée de l'armée sassanide, les habitants de Doura Europos décidèrent de sacrifier tout le bâti à proximité des fortifications en les enveloppant dans un glacis de briques crues. La ville a été abandonnée jusqu'à sa redécouverte au XX^e siècle par le soldat britannique Murphy, retranché dans les ruines de la ville pour fuir une attaque de tribu arabe. Sous le mandat français en Syrie, entre 1921 et 1933, ont lieu des fouilles archéologiques qui mettent au jour des fresques de la salle de prière d'une synagogue datant du III^e siècle. La qualité de ces fresques étonne par leur exceptionnelle conservation. Elles sont très colorées et figuratives et représentent un témoignage exceptionnel et unique de l'art juif de l'Antiquité. Une des fresques représente l'épisode de Moïse sauvé des eaux. La jeune femme qui le découvre - fille de Pharaon selon la Bible - est représentée sous les traits de la déesse locale Anāhitā, l'Aphrodite orientale. Tous les personnages sont présentés de face : c'est la « frontalité parthe », technique artistique très utilisée en Orient. Les fresques de la synagogue de Doura Europos représentent donc des épisodes bibliques, bien loin de la prescription d'un art aniconique.

Le manuel scolaire « Le Livre scolaire » propose dans son livre d'Histoire-géographie EMC de sixième, une analyse des fresques en Histoire des arts.



Pour aller plus loin :

Trois excellents dossiers de la BNF :

Le mystère Qumrân

https://multimedia-ext.bnf.fr/pdf/qumran_mystere.pdf

L'aventure de la transmission du texte biblique

http://classes.bnf.fr/pdf/qumran_transmission_bible.pdf

Les écrits de Qumrân dans le monde juif du 1^{er} siècle de notre ère

http://classes.bnf.fr/pdf/qumran_monde_juif.pdf



Pour aller plus loin :

Article « Les fresques de la synagogue de Doura Europos » de André Grabar, compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres, 1941, Persée, https://www.persee.fr/doc/crai_0065-0536_1941_num_85_2_77397

Université de Yale, visite virtuelle et reproduction des fresques : <https://artgallery.yale.edu/online-feature/dura-europos-excavating-antiquity>

Les mosaïques de la synagogue de Naro

La synagogue de Naro, actuelle Hammam-Lif, se situait sur le territoire de la province romaine d'Afrique proconsulaire, au sud de Carthage. Le site, découvert en 1883 par un militaire, le capitaine de Prudhomme, qui confia à ses soldats les fouilles, fut détérioré en partie. Le plan du site, les inscriptions ainsi que certaines mosaïques furent sauvés. L'iconographie qui s'est développée dans ces synagogues a fixé les symboles du judaïsme, toujours présents de nos jours. Ainsi, dans une des mosaïques de pavement de Naro est représentée au centre une *ménorah* (chandelier à 7 branches), avec un *loulav* (branche de palmier) et un *ethrog* (cédrat). Une autre représente une *ménorah* quand la dernière évoque l'Arbre du paradis, symbole de la création.



Pour aller plus loin :

Article de Thomas Villey, « La question de la licéité des images dans le judaïsme ancien à travers l'exemple des pavements en mosaïque de deux synagogues africaines », <https://luhcie.univ-grenoble-alpes.fr/wp-content/uploads/2015/04/Villey.pdf>

Bol d'incantation (Irak)



Amulette - Bol d'incantation, Irak, vers 650, Argile, encre, D : 17,5 cm, P : 7,3 cm, Israël, Collection privée William L. Gross, 027.024.002, © Gross Family Collection trust (GFC trust)

Les bols d'incantation sont des amulettes utilisées en Babylonie pendant l'Antiquité tardive. D'après les sources bibliques, durant la période du Second Temple (de 540 avant notre ère à sa destruction par les Romains en l'an 70) les cérémonies magiques étaient fortement influencées par les rituels babyloniens et, notamment, par les arts divinatoires. Les fouilles archéologiques le confirment par la découverte de bols d'incantation. Les textes inscrits sont des formules magiques de protection. Ces pratiques rituelles montrent comment les juifs de la diaspora s'inspirent des pratiques locales. L'exemplaire exposé est un des très rares bols datés : il remonte au V^e siècle et provient d'Irak.

Lampe au chandelier à sept branches (Maroc)



Lampe au chandelier à sept branches, Volubilis, Maroc, IV^e - V^e siècles ap. J.-C., Bronze, H : 11,4 cm x L : 14,8 cm, D : 2,2 cm (bec), Musée de l'histoire et des civilisations de Rabat, Maroc.

Cette lampe a été découverte à Volubilis (ville romaine proche de l'actuelle cité de Meknès). Elle date du IV^e ou V^e siècle et atteste d'une présence juive dans la région. En effet, sur l'anse est représenté le symbole juif de la *ménorah*, le chandelier à sept branches. En bronze et d'excellente facture, elle est dotée d'un bec très allongé et d'un réservoir sphérique.

II. Le temps des dynasties

Du VII^e siècle au XVI^e siècle, dans le bassin méditerranéen, les communautés juives adoptent la langue et la culture arabe. Cette symbiose d'un point de vue linguistique, philosophique, religieuse et culturelle connaît ses expressions les plus remarquables à Bagdad sous les Abbassides au IX^e et X^e siècle, en Egypte sous les Fatimides au XI^e siècle et dans la région d'al-Andalus sous le règne des Omeyyades d'Espagne entre le X^e et le XI^e siècle. D'autres périodes plus sombres, comme sous la dynastie des Almohades au XII^e et XIII^e siècles voient surgir des épisodes violents à l'encontre des minorités religieuses. Durant le Moyen-Âge, savants et intellectuels juifs occupent par moments des postes clés à la cour des califes.

Saadia Gaon : traduction de la Bible en arabe

Saadia Gaon est la première autorité rabbinique à avoir traduit la Bible en arabe. Né en Egypte en 882, il s'installe en Irak en 931. Il y reçoit le titre honorifique de « Gaon », maître religieux des grandes écoles juives de Babylone. L'arabe remplace alors l'araméen en tant que langue vernaculaire. Destinée aux arabophones, cette traduction efface les anthropomorphismes divins. C'est ainsi que la plupart des œuvres du judaïsme médiéval, d'abord autour de Bagdad puis au Maghreb et en Espagne, se font en arabe et non plus en hébreu, qui n'est alors plus utilisé à l'oral que par les érudits religieux. Les caractères hébreux, cependant, restent. Quelques fois, la langue arabe parlée est ainsi retranscrite en caractères hébraïques : c'est le judéo-arabe.



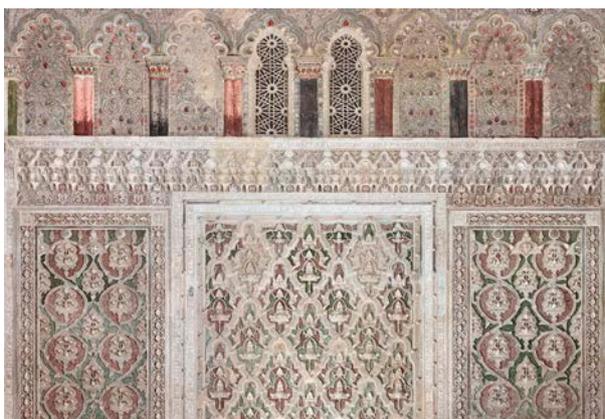
Pour aller plus loin :
Les synagogues de Tolède, article de Elie Lambert, in *Revue des études juives*, 1927, https://www.persee.fr/doc/rjuiv_0484-8616_1927_num_84_167_5560

Les synagogues à l'ère médiévale

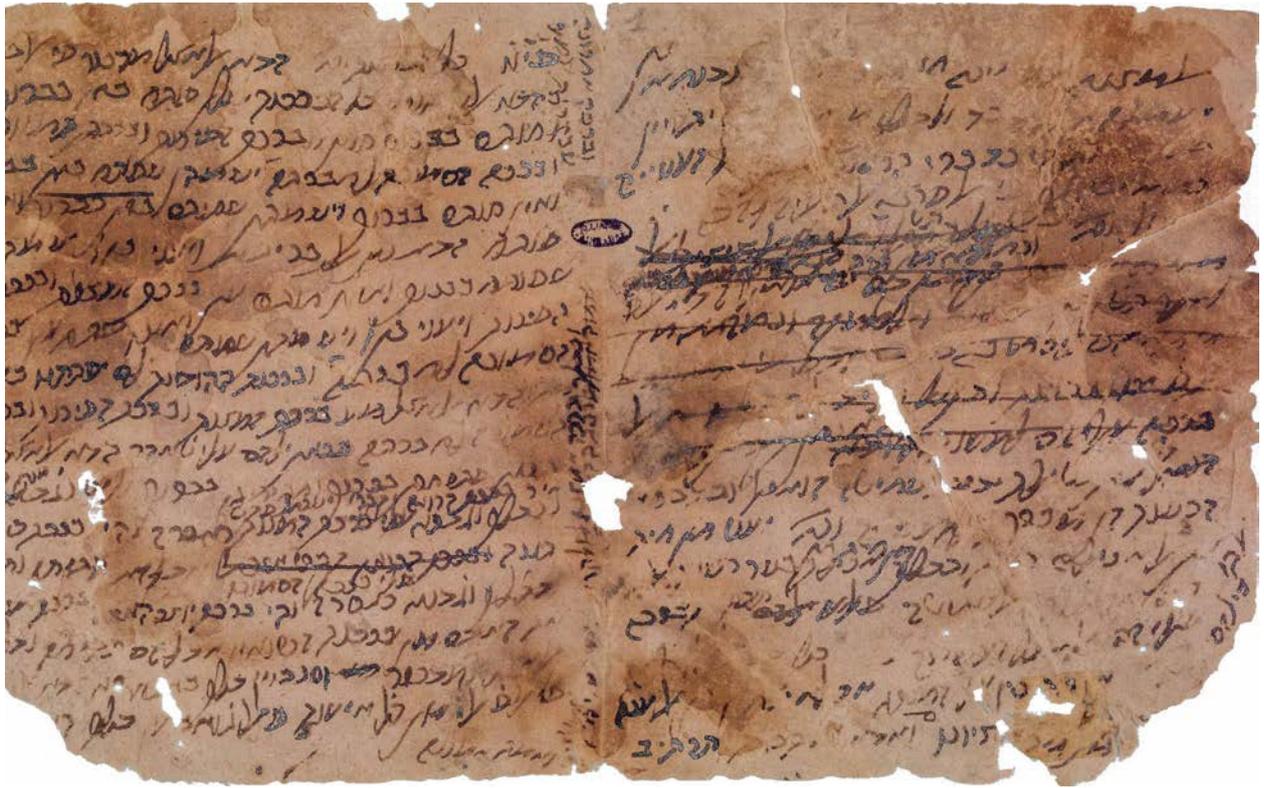
Durant l'ère médiévale, en raison du statut des *dhimmis*, les synagogues sont cachées, invisibles dans la ville la plupart du temps. L'extérieur, sobre, n'attire pas l'œil. En revanche, l'intérieur est parfois somptueux.

Des photographies de l'intérieur de la synagogue El Transito à Tolède sont exposées. Construite sous la domination des rois de Castille qui protégèrent les juifs en territoire reconquis aux arabes comme à Tolède, elle a été construite pour le trésorier de Pierre le Cruel, Samuel Halevi Abulafia, en 1357. Les souverains avaient souvent dans leur entourage proche (médecin, ministre ou conseiller) des juifs. La synagogue fut transformée en église après 1492, date de l'expulsion des juifs d'Espagne. C'est désormais un musée. Son état de conservation est exceptionnel.

Le mur Est, tourné vers Jérusalem, comporte sept arches polylobées et trois niches formant l'arche sainte pour abriter les rouleaux de la Torah. C'est un joyau de l'art arabo-andalou.



David Blázquez, La synagogue El Tránsito à Tolède, Tolède (Espagne), 11 décembre 2017, Photographie, Espagne, David Blázquez, © David Blázquez
Mur finement ouvragé au-dessus de l'arche sainte.



Moïse Maïmonide (1138-1204), Commentaire du *Mishneh Torah*, Le Caire, XII^e siècle, encre sur papier, 16,5 × 27,2 cm, Paris, bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, AIU III B. 161. © Bibliothèque de l'Alliance israélite universelle.

Fragment autographe du *Mishneh Torah* de Maïmonide, trouvé dans les archives de la Genizah du Caire. Le Caire, Égypte, XII^e siècle.

Maïmonide

Maïmonide est une figure majeure du judaïsme. Né en Andalousie au XII^e siècle, il est contraint à l'exil avec sa famille en raison de la prise de pouvoir des Almohades, adeptes d'une pratique rigoriste de l'islam, qui dénie aux juifs et aux chrétiens leur droit de *dhimmi* à exercer librement leur religion.

Après une errance en terre espagnole puis une halte de cinq ans au Maroc, Maïmonide s'installe en Égypte à Fostat, la vieille ville du Caire. Tout à la fois médecin, rabbin et philosophe, son influence est encore prégnante de nos jours. Il a rédigé le

Mishné Torah, une compilation thématique du code de la Loi juive. Par ailleurs avec *Le Guide des égarés*, qu'il serait préférable de traduire par *Livre des perplexes*, rédigé en arabe, il réfléchit à une conciliation entre la religion et la pensée aristotélicienne, entre la Foi et la Raison ou la Loi et les Sciences ou la Philosophie. Cet ouvrage a occasionné au moins deux siècles de débats très vifs. Il a inspiré Mendelssohn mais également Spinoza, Leo Strauss et Emmanuel Levinas.

III. Le temps des Séfarades

En 1492, après plusieurs années de violences, les souverains espagnols victorieux obligent les juifs à quitter la péninsule ou à se convertir. Les juifs dits séfarades et les Marranes (convertis de force mais continuant à exercer leur foi en secret) trouvent refuge autour de la Méditerranée, en Europe, au Maghreb et dans l'Empire ottoman. La culture séfarade s'impose aux populations juives autochtones du Maghreb et les lettrés et rabbins jouissent d'une aura particulière.

Alors qu'à Izmir, le cadeau de la famille de la mariée au marié était souvent un rouleau d'Esther en filigrane fin, cet exemple est logé dans un étui en tôle d'argent merveilleusement ouvragé et partiellement doré. Ce travail provenait probablement d'Istanbul. La tirette du rouleau enregistre la remise du cadeau et porte les noms de la mariée et du marié.

Parchemin d'Esther

Notice :

Le rouleau d'Esther raconte l'histoire du salut des juifs de l'Empire perse. Depuis la période talmudique, il est d'usage d'écrire le Livre d'Esther sur du parchemin sous la forme d'un rouleau, et les règles régissant sa production et sa rédaction sont fondamentalement les mêmes que pour un rouleau traditionnel de la Torah. On ne sait pas quand et dans quelles circonstances l'embellissement artistique des rouleaux d'Esther a commencé. Les plus anciens rouleaux d'Esther enluminés existants proviennent de l'Italie du XVI^e siècle, commandés par des juifs italiens aisés. Des cofrets cylindriques ou polygonaux étaient souvent fabriqués pour abriter ces parchemins, souvent munis d'une manivelle pour faire rouler le parchemin dans une fente verticale. Les étuis étaient fabriqués en cuivre, en étain et en bois, mais des étuis en argent fin et en ivoire ont également été conservés. Ces contenants pour le parchemin étaient surtout produits en Italie, en Autriche et dans l'Empire ottoman.



Étui - parchemin d'Esther, probablement Istanbul, vers 1875, Argent partiellement doré, repoussé, ciselé, poinçonné, 281 g, H. 24 x D. 4.5 cm, Tel-Aviv, collection privée William L. Gross, 080.021.020, © Gross Family Collection trust (GFC trust)

Inscription(s) : This gift is sent from the bride Ms. Leah to the pleasant groom Mordechai the son of Chaim Tajir (Ce cadeau est offert par la mariée, mademoiselle Leah, à son charmant époux Mordechai, fils de Chaim Tajir)

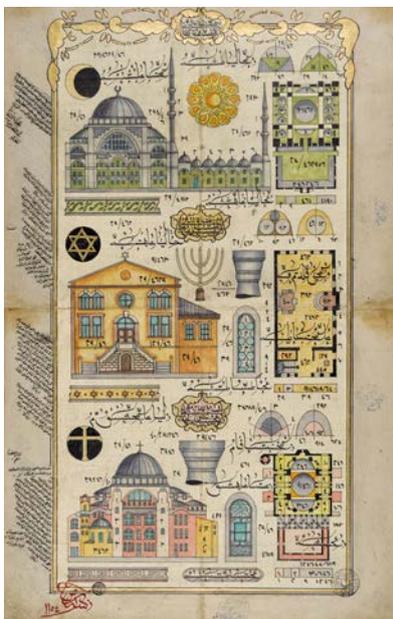
Manuscrit « Document des 3 religions »

Suggestion de questionnement élèves

- Donnez la nature des édifices religieux représentés sur ce manuscrit. Qu'ont en commun ces trois religions ? Comment les désigne-t-on par un seul terme ?
- Faites une petite recherche sur l'utilisation de Sainte-Sophie pendant l'époque ottomane. Quelle incohérence pouvez-vous alors relever ?

Notice :

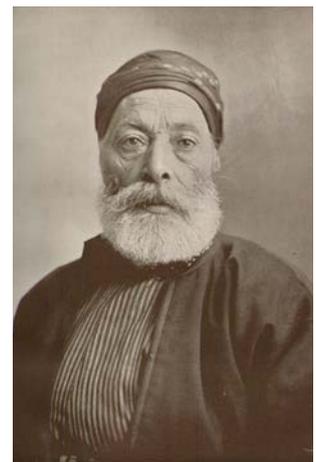
Il s'agit d'une page des plus inhabituelles écrite et illustrée pendant la période ottomane à Istanbul. Elle représente les trois principales religions en présentant les structures de chacune situées dans la ville : la Mosquée bleue pour l'islam, la synagogue italienne pour le judaïsme et Sainte-Sophie pour le christianisme, malgré le fait qu'elle soit une mosquée depuis des siècles.



Manuscrit dit Document des trois religions, Turquie, vers 1900, Encre et peinture sur papier, 68 x 42 cm, Tel-Aviv, collection privée William L. Gross, 118.011.088, © Gross Family Collection trust (GFC trust)

Far Away Moses

Far Away Moses est un personnage bien mystérieux : on ne connaît de lui que son surnom, « Far Away Moses », quelques photographies où il pose avec des touristes à Istanbul ou aux Etats-Unis, et la carte de visite qu'il distribuait partout. Drogman, interprète et guide des touristes qui déambulent dans la capitale ottomane, il fait découvrir la ville à Mark Twain. Il apparaît dans *Le Voyage des innocents*, paru en 1869, dans lequel l'écrivain relate son voyage en Orient. On sait de ce personnage fantasque que c'est son accoutrement et sa gouaille qui attirent les touristes. Avec ses vêtements démodés, pantalon bouffant et veste courte ouverte, il joue avec la mode orientaliste et donne l'impression aux touristes de découvrir un juif des temps bibliques. Deux négociants, souhaitant exporter des produits orientaux aux Etats-Unis, l'embauchent et profitent de la notoriété de son nom en nommant leur entreprise « Far Away Moses and Compagny ». Une statue de sa tête est même visible sur le « Thomas Jefferson Building », achevé à Washington en 1897, dans ce qu'on appelle les « têtes clés de voute » censées représenter les différences morphologiques selon l'origine ; certaines têtes correspondent à des personnes réelles comme Far Away Moses.



Frederic Ward Putnam, Portrait de Far Away Moses, planche tirée de l'album « Portrait Types Of The Midway Plaisance », N.D. Thompson Publishing Co., Saint-Louis, États-Unis, 1894, 39 x 31.7 cm, Paris, collection Pierre de Gigord, © Collection Pierre de Gigord

IV. Le temps de l'Europe

Après des siècles d'inscription dans un espace culturel et linguistique arabe, les juifs basculent au XIX^e siècle dans la sphère occidentale. Les puissances coloniales exportent un autre modèle de pensée, remettent en question le statut de *dhimmi*, qui évolue également dans l'Empire ottoman. Les idées d'égalité des citoyens, portés par les intellectuels juifs d'Europe, modifient les relations entre juifs et musulmans. La langue française progresse au Maghreb comme au Levant sous l'influence des écoles de l'alliance israélite universelle. Les synagogues, jusque-là invisibles dans l'espace public, gagnent en visibilité et s'inspirent parfois d'architecture occidentale. Les artistes européens font leur « voyage en Orient » et projettent leur vision de l'autre dans le mouvement orientaliste. Les juifs d'Orient deviennent un sujet littéraire et pictural.

Les juifs dans l'orientalisme

La première occurrence du terme « orientalisme » apparaît en français en 1799. Il concerne toutes les productions européennes, artistiques et intellectuelles qui ont l'Orient pour objet. La politique, les sciences et les arts sont donc concernés par ce mouvement pluridisciplinaire.

C'est au XIX^e siècle que l'orientalisme connaît son âge d'or. L'expédition de Bonaparte, si elle se solde par un échec, n'en demeure pas moins le premier acte de l'Orient méditerranéen comme objet de conquête, enjeu et terrain de combats où s'affrontent les puissances européennes.

En littérature, le mouvement romantique et la vogue des récits de voyage mettent à l'honneur le voyage en Orient. Après l'incontournable voyage en Italie, les écrivains élargissent leurs horizons vers le Levant. À l'époque, l'Orient débute dès l'Espagne (« *l'Espagne c'est encore l'Orient !* » s'exclame Victor

Hugo dans la préface des *Orientales*) et la Grèce, et s'étend jusqu'aux limites de l'Empire ottoman. Chateaubriand suivi de Lamartine, Nerval, Flaubert et même Hugo qui n'y a jamais voyagé, écriront leur voyage en Orient, réel ou fantasmé.

Les peintres ne sont pas en reste : Eugène Delacroix fait partie des premiers à faire le voyage en participant à la mission diplomatique du comte de Mornay en 1832 auprès du Sultan Moulay Abd el Rahman. Il est passé par l'Algérie au retour où il aurait visité le harem d'un corsaire turc, ce qui lui inspira *Femmes d'Alger dans leur appartement*, chef d'œuvre exposé au salon de 1834. « *Le voyage d'Alger devient pour les peintres aussi indispensable que le pèlerinage en Italie : ils vont apprendre le soleil, étudier la lumière, chercher des types originaux, des mœurs et des attitudes primitives et bibliques* », constate Théophile Gautier. Les peintres sont fascinés par les couleurs chatoyantes mais également par les costumes. Si en France, les juifs ne se distinguent pas par leur habillement, en Orient, leurs vêtements, différents de celui des musulmans, font de ces *dhimmis* une part de la population visible. Au Maroc, le drogman (interprète) de Delacroix, Abraham Benchimol, est juif et lui ouvre les portes de sa maison, lui présente sa famille. Les juifs autorisent la peinture de leurs femmes et de leurs filles, ce qui arrange bien les peintres. Dans une lettre à Jean-Baptiste Pierret, datée du 25 janvier 1832, Delacroix écrit : « *Les Juives sont admirables. Je crains qu'il ne soit difficile d'en faire autre chose que de les peindre : ce sont des perles d'Eden* ». (Correspondance de Delacroix, T.I). Delacroix en a fait un chef d'œuvre : les *Noces juives au Maroc*, exposé au salon de 1841. Beaucoup d'artistes se lancent dans la reconstruction de scènes bibliques.

Dès le milieu du siècle, les photographes leur succèdent. Leurs clichés et leurs « scènes de genre » rencontrent un vif succès.



Ludovico Wolfgang Hart (photographe), Charles Lallemand (dessinateur, 1861-1872), Jeune fille juive de Damas en grande toilette, dans Voyage en Orient, Syrie, Damas, 1865. Épreuve sur papier albuminé colorisée à la main, 21.8 x 16.8 cm, Paris, collection Pierre de Gigord, © Collection Pierre de Gigord

Suggestion de questionnement élèves

- ❁ Procédez à une description précise de la photographie.
- ❁ En quoi le choix du modèle, de ses vêtements, peut-il faire songer à l'orientalisme en peinture ?



Pour aller plus loin :
consulter le site Les clés du Moyen-Orient,
<https://www.lesclesdumoyenorient.com/Les-dhimmi-dans-l-Empire-ottoman.html>
Et <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Les-dhimmi-a-l-epoque.html>

Le statut de *dhimmi* dans l'Empire ottoman

L'Empire ottoman fait perdurer le statut des *dhimmi*, ce pacte de protection à l'intention des minorités religieuses du Livre qui en retour ont des obligations vestimentaires et financières. L'Empire l'adapte et le précise par le système des millets mis en place par le sultan Mehmet II après la prise de Constantinople en 1453. L'empire reconnaît alors trois millets : le millet juif, le millet arménien et le millet grec-orthodoxe dit *roum*. Chaque millet est dirigé par un patriarche qui sert d'intermédiaire avec le pouvoir central. Au XIX^e siècle, les réformes de l'Empire appelées *Tanzimats* ont réduit le pouvoir des millets en instaurant une justice laïque. C'est à la même époque que des tensions parfois vives explosent entre l'Empire et ses *dhimmis* dans un contexte d'émergence des nationalismes. La fin de l'Empire ottoman signe la fin du statut de *dhimmi*. Cependant, les millets ont perduré en Irak, en Syrie et en Egypte.

L'indigénat et le décret Crémieux

Le Second Empire instaure en droit l'inégalité juridique entre Européens et indigènes, via le *Senatus consulte* de 1865. Si juifs et musulmans sont français, ils doivent faire une demande pour obtenir les droits de citoyens français et être ainsi « régi par la loi française ». Les étrangers qui justifient de trois ans de résidence sur le territoire bénéficient des mêmes droits. Très peu en firent la demande : les démarches étaient fastidieuses, les dossiers pouvaient être refusés et la plupart craignaient une conversion religieuse forcée. 371 musulmans de 1865 à 1875 et 142 israélites de 1865 à 1870 optèrent pour la naturalisation. En 1962 moins de 10 000 personnes en avaient bénéficié.

L'Alliance israélite universelle (AIU)

En 1870, le « décret Crémieux » prévoit que « les israélites indigènes des départements d'Algérie sont déclarés citoyens français. En conséquence, leur statut réel et leur statut personnel seront, à compter de la promulgation du présent décret, réglés par la loi française ». Dès lors l'égalité de traitement entre juifs et musulmans est rompue en Algérie, puisque si tous sont français, les juifs ont la pleine citoyenneté française quand les musulmans restent des citoyens de seconde zone.

Les « infractions spéciales » constituent progressivement un véritable code de l'indigénat. Il faut les distinguer des crimes et délits commis en violation de la loi française, lesquels sont du ressort de la loi française. L'instauration officielle du « code de l'indigénat » en Algérie date de 1881. Il distingue les citoyens français de plein droit des sujets français. Il « confirme et précise la discrimination du *Senatus consulte* de 1865. Il instaure des pénalités particulières pour les indigènes et organise la dépossession continue de leurs terres » précise Gilles Manceron¹. Il instaure officiellement une infériorité juridique des populations colonisées, au nom de la prétendue « mission civilisatrice » de la France dans ses colonies.

En 1887 le code de l'indigénat algérien est généralisé à toutes les colonies françaises.

L'indigénat prend fin officiellement début 1946 sur recommandation de la Conférence de Brazzaville en 1944 (mais perdure sous d'autres formes dans l'Algérie coloniale).

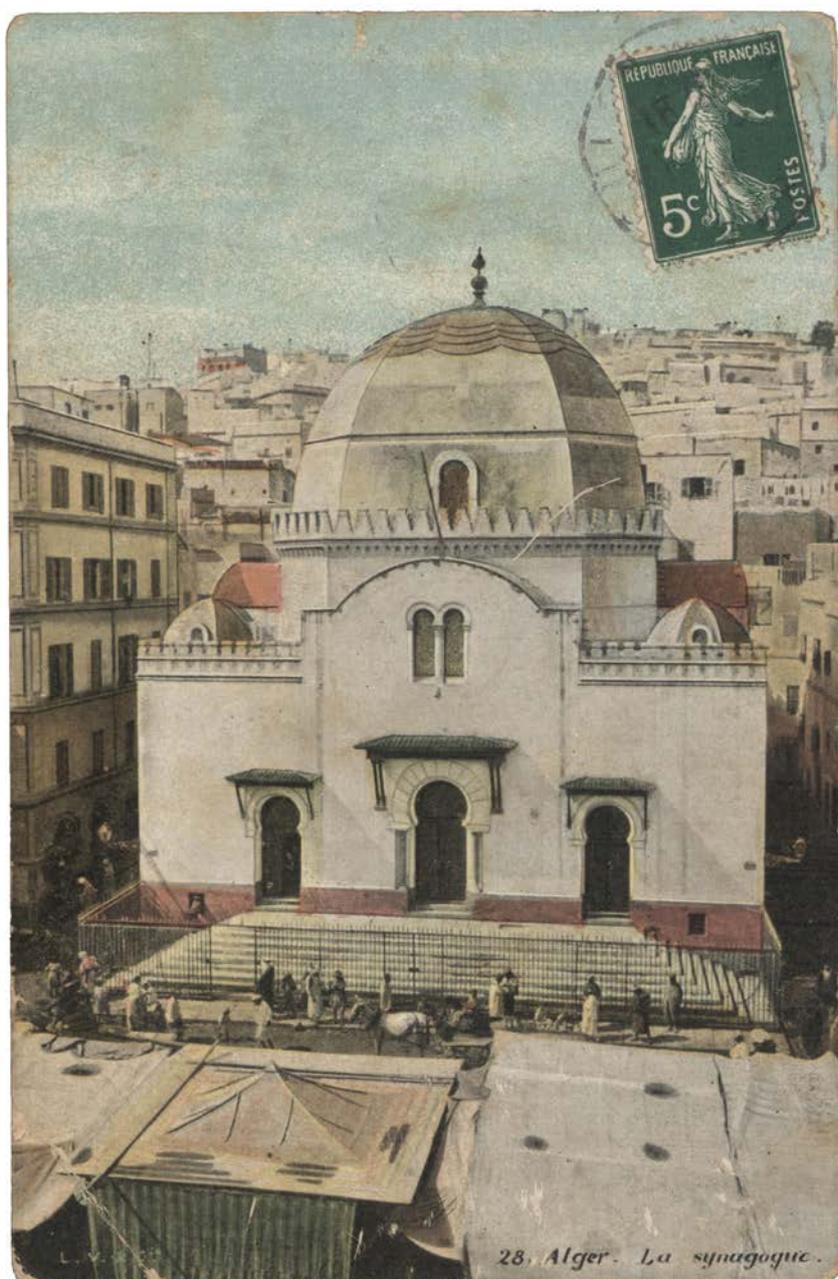
Ce code ne s'applique pas aux protectorats français. Le Protectorat en Tunisie est établi en 1881 par le traité du Bardot et prend fin en 1956. Au Maroc il est institué par le traité de Fès en 1912 et s'achève en 1956.

En 1860 paraît l'Appel de l'Alliance, texte fondateur de l'institution, après le choc qu'ont constitué l'affaire de Damas en 1840 (où des juifs sont injustement condamnés pour le « crime rituel » d'un enfant) et l'affaire Mortara en 1868, (où un enfant juif est baptisé de force en Italie). Créée à Paris, l'Alliance a pour but de lutter pour les Droits de l'homme et le respect des droits des juifs et d'œuvrer à leur émancipation. À sa création, l'Alliance défend l'usage du français et une école « à la française », pour les juifs où qu'ils soient, portant ainsi la « mission civilisatrice de la France ». En 1862 ouvre la première école de l'AIU à Tetouan au Maroc. En 1863 Adolphe Crémieux devient Président de l'Alliance et l'est resté jusqu'à sa mort. La plupart des écoles s'ouvrent progressivement au Maghreb et au Machrek. À l'aube de la Première Guerre mondiale, l'Alliance compte 183 écoles dans 90 villes. En 1943, De Gaulle confie à René Cassin la Présidence de l'AIU. L'Alliance joue donc un rôle très important pour les juifs d'Orient. Scolarisés comme en France, en langue française, défendus dans leurs droits de citoyens par l'Alliance, les juifs d'Orient se « francisent » linguistiquement et culturellement.



Visite du roi Fayçal à l'école, Bessorah (Irak), 1928, Tirage moderne, Paris, bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle, 7544, © Photothèque de l'Alliance Israélite Universelle (Paris), n°7544, Bessorah, Irak.

1. Gilles Manceron, *Marianne et les colonies*, éd. La Découverte, 2003.



Synagogue d'Alger, Alger, 1908, Carte postale, impression photomécanique, 9.1 x 14 cm, Tel-Aviv, collection privée William L. Gross, P.3, © Gross Family Collection trust (GFC trust)

Architecture des synagogues au XIX^e siècle dans les colonies

Sous l'influence européenne, l'architecture des synagogues évolue : jusque-là cachées, non identifiables de l'extérieur, elles se montrent désormais dans l'espace public, comme à Alger ou à Oran. Parfois monumentales, elles ont la particularité de présenter une architecture hybride qui emprunte à l'Orient et à l'Europe.

V. La vie des communautés juives en Orient au tournant du XX^e siècle

Cette partie vise à montrer la diversité des artisans, des objets de culte du Maghreb au Machrek, du Maroc jusqu'en Iran, en Irak ou au Yémen. Collections ethnographiques, objets culturels et patrimoine immatériel permettent une entrée dans le quotidien des familles juives.

Photographies de Jean Besancenot (Maroc)

Jean Besancenot est un artiste, peintre et photographe, formé à l'ethnographie par Marcel Mauss au musée de l'Homme. Il fait ses débuts en milieu rural français mais très vite, son attention se porte sur le Maroc à l'occasion d'un premier voyage d'étude en 1933 et plus particulièrement le Sud marocain rural. Après plusieurs séjours, il documente inlassablement les costumes et parures des populations arabes, berbères et juives. Il prend de nombreuses notes et sa façon de procéder emprunte à l'ethnographie. Dès 1937, ses photos sont exposées au musée de la France d'Outre-mer, au Palais de la Porte dorée qui a accueilli l'exposition universelle de 1931. Il offre également des parures et quelques cent-cinquante photographies au musée de l'Homme. En 1984, l'Institut du monde arabe fait entrer dans ses collections près de 1800 clichés avec leur fiche descriptive. Certains ont été exposés en 2018 à la Maison de la photographie de Marrakech. Une exposition entièrement consacrée au travail du photographe et à ses clichés des populations juives du Maroc a été présentée en 2020-21 au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme. À l'occasion de l'exposition « Juifs d'Orient », l'Institut expose quelques photographies de Jean Besancenot issues de ses collections.



Jean Besancenot, Les juifs citadins. La mariée juive de Rabat-Salé, Salé (Maroc), 1934-1939. Tirage moderne, Paris, photothèque de l'Institut du monde arabe, 1544, © IMA/BESANCENOT

Notice :

Femme juive portant la *keswa al kbira*, costume d'apparat porté par la mariée durant la cérémonie du mariage. Il est composé d'une jupe portefeuille, d'un corselet échancré à manches courtes mis sur un plastron de velours et recouvert de broderies d'or, de longues et larges manches de mousseline s'attachent au corselet et sont repliées sur les épaules. La coiffe, *soualef ez zohar*, est faite d'un foulard de soie et d'une perruque composée de fils de soie noire qui descendent en deux nattes. Un bandeau de petites perles blanches enserre le front.

Grande robe de mariée

Le vêtement féminin le plus souvent évoqué par les peintres, les auteurs et les photographes étrangers, est « *el keswa el-kbira* » (la grande robe). Ce costume trouve son origine dans l'Espagne du XV^e siècle. La couleur en est différente selon les régions. La grande robe est donnée par le père de la future mariée pour être portée le jour du mariage d'abord, et dans d'autres grandes occasions ensuite.

C'est le costume d'apparat de la citadine juive, et il fait partie de la dot de la jeune mariée. La robe est typique des grandes villes du littoral et ne change que par des détails d'une ville à l'autre. Seule la couleur et les ornements varient. L'élément inséparable de la grande robe est la coiffe. La coiffe de la mariée juive (*sfifa* ou *taj*) lui donnait une allure royale, et son style unique la distinguait des mariées musulmanes.

Laissons la parole à Jean Besancenot :

« C'est ainsi qu'elle fut portée sans altération jusqu'au XX^e siècle. La tenue d'apparat de la femme mariée, keswa l-kbira, magnifique ensemble de velours, de soie et d'or, évoquant les fastes de l'opulente Espagne de la Renaissance. Certaines pièces devaient conserver les noms d'origine espagnole, telle la vaste jupe enveloppante ou zeltita (qui fait toujours partie du costume de fête dans certains endroits de la Castille) et le corselet gombaz. Les manches de mousseline repliées sur les épaules, la perruque de cheveux de soie noire recouverte de la tiare de perles fines, la longue écharpe de soie lamée d'or, conféraient à l'ensemble une grande richesse. »



Grande robe de mariée - Keswa l'Kbira, Rabat, 1900, Velours brodé, Boléro 76cm X 50cm, Plastron 55cm X 50cm (broderie 32cm X 35,5cm), Jupe 105cm X 130cm, Bruxelles, Collection Paul Dahan, 21451, © Collection Dahan-Hirsch Bruxelles

Extraits de la préface d'Albert Camus
à *La Statue de sel* d'Albert Memmi :

Albert Memmi,
« À cheval sur deux civilisations »

S'il faut lire un auteur pour comprendre la situation d'un juif tunisien pauvre scolarisé à l'école française, la détresse de ne trouver sa place nulle part, écartelé entre Orient et Occident, c'est Albert Memmi. « À cheval sur deux civilisations, j'allais me trouver également à cheval sur deux classes et à vouloir m'asseoir sur deux chaises, on n'est assis nulle part. »

Albert Memmi est écrivain, essayiste, agrégé en philosophie et docteur en sociologie. Né en 1920 à Tunis sous protectorat français, il est issu d'une famille juive pauvre de onze enfants et formé à l'école française grâce à des bourses. Il poursuit ses études à Alger puis à Paris. Il s'installe définitivement en France après l'indépendance de la Tunisie, ne trouvant pas sa place dans ce pays libre qu'il avait pourtant appelé de ses vœux. En 1953 paraît son premier ouvrage largement autobiographique, *La Statue de sel*, préfacé par Albert Camus. Grâce à cet ouvrage, mais également à Agar, qui évoque la situation des couples mixtes (Memmi est marié depuis 1946 à une Lorraine), le lecteur découvre les conditions de vie des familles pauvres en Tunisie, leurs relations avec les Arabes musulmans et avec les colons. En 1960 il fonde le premier journal tunisien francophone qui est devenu *Jeune Afrique*. Il enseigne à l'École pratique des hautes études, à HEC et à Nanterre Université. Grand lecteur de Fanon, il réfléchit sur les relations entre colonisateurs et colonisés. Son œuvre la plus connue est un essai théorique préfacé par Jean-Paul Sartre, *Portrait du colonisé*, précédé du *Portrait du colonisateur* (1957), qui apparaît, à l'époque, comme un soutien aux mouvements indépendantistes. Cette œuvre montre comment la relation entre colonisateur et colonisé les conditionne l'un et l'autre. A signaler également son *Anthologie des littératures maghrébines* publiée en 1965 (tome I) et 1969 (tome II).

« Voici un écrivain français de Tunisie, qui n'est ni français ni tunisien, c'est à peine s'il est juif, puisque dans un sens il ne voudrait pas l'être. Le curieux sujet du livre, qui est aujourd'hui offert au public, c'est justement l'impossibilité d'être quoi que ce soit de précis pour un juif tunisien de culture française. »

« Voici un écrivain français de Tunisie qui n'est ni français ni tunisien... Il est juif (de mère berbère, ce qui ne simplifie rien) et sujet tunisien... Cependant, il n'est pas réellement tunisien, le premier pogrome où les Arabes massacrent les juifs le lui démontre. Sa culture est française... Cependant, la France de Vichy le livre aux Allemands et la France libre, le jour où il veut se battre pour elle, lui demande de changer la consonance judaïque de son nom. Il ne lui resterait plus que d'être vraiment juif si, pour l'être, il ne fallait partager une foi qu'il n'a pas et des traditions qui lui paraissent ridicules. Que sera-t-il donc pour finir ? On serait tenté de dire un écrivain. »

Albert Memmi

Afffa Marzouki à propos de La Statue de sel :

« Le héros, Alexandre Mordekhai Benillouche, juif tunisois pauvre, découvre tour à tour l'école, la sexualité, la peur, la solidarité. Apparenté à un roman à thèse, ce livre s'ouvre sur l'impasse Tarfoune, la Hara, le quartier juif et finit par l'exil volontaire et presque fortuit. Entre les deux, le héros n'arrive à s'ancrer ni dans sa famille et sa communauté, trop dévalorisées par référence au fascinant rationalisme occidental appris à l'école française, ni dans ce rationalisme même, mis à rude épreuve par les intérêts sordides et les compromissions historiques de l'Occident qui n'est idéal que dans les livres, ni enfin à la jeune nation en devenir qu'est cette Tunisie dont il se sent l'enfant et à laquelle il sait intuitivement qu'il ne pourra pas s'intégrer. »

Afffa Marzouki

Afffa Marzouki, extrait de *La Littérature maghrébine de langue française*, ouvrage collectif sous la direction de Charles Bonn, Naget Khadda & Abdallah Mdarhri-Alaoui, Paris, Edicéf-Aupelf, 1996



Extrait de Agar :

« Et bientôt elle n'eut plus le courage de dissimuler. Elle souffrait de la chaleur et du froid, de l'humidité et de la lumière éclatante qui l'éblouissait, du bruit incessant des radios, des odeurs toujours présentes, celle de l'huile frite, des grillades, des fleurs ; elle ne pouvait comprendre ni excuser notre laisser-aller méditerranéen, les portes et les fenêtres qui ferment mal, les vitres cassées, l'exubérance des joies et des peines.

- Au fond, ce sont des enfants, disait-elle lorsqu'elle était de bonne humeur, ils sont naïfs et sans pudeur, il leur faut des couleurs vives, des odeurs fortes et du bruit !
Et lorsqu'elle était fatiguée :
- Quelle vulgarité ! »

Albert Memmi

Extraits de La Statue de sel :

« - Ils ne nous aiment pas, disait-il, amer.
- Et toi, les aimes-tu ?
- Pourquoi aimerais-je des gens qui me détestent ?
- Il faut bien que quelqu'un commence ! »

« Toujours je me retrouverai Alexandre Mordekhai, Alexandre Benillouche, indigène dans un pays de colonisation, juif dans un univers antisémite, africain dans un monde où triomphe l'Europe. »

« Les deux parties de mon être parlaient chacune une langue différente et jamais ne se comprendraient. (...) Devant l'impossible union des deux parties de moi-même, je décidai de choisir. Entre l'Orient et l'Occident, entre les croyances africaines et la philosophie, entre le patois et le français, il me fallait choisir : je choisis Pointsot. »

NB : Pointsot est le nom de son professeur de philosophie, le narrateur choisit donc l'Occident et le français.

« Je suis tunisien mais juif. Je suis un bâtard de ma ville natale. »

« J'eus des camarades français, tunisiens, italiens, russes, maltais, et juifs aussi, mais d'un milieu si différent du mien qu'ils m'étaient des étrangers. Je me découvris étranger dans ma ville natale. »

Je pense en français et mes soliloques intérieurs sont depuis longtemps de langue française. Lorsqu'il m'arrive de me parler en patois, j'ai toujours l'impression bizarre, non d'utiliser une langue étrangère, mais d'entendre une partie obscure de moi-même, trop intime et périmée, oubliée jusqu'à l'étrangeté. »

Albert Memmi

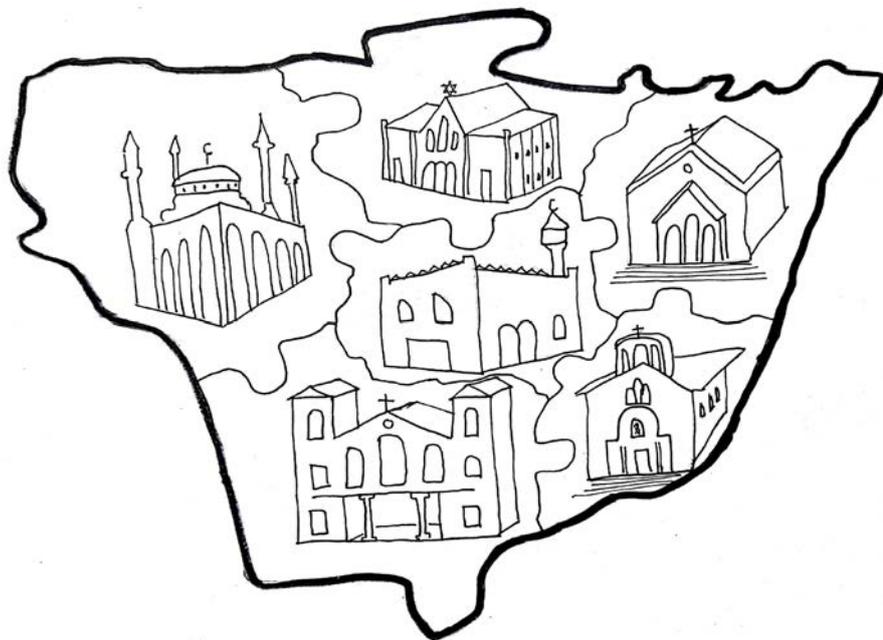
Conclusion

Le temps des exils

Le XX^e siècle est le siècle des conflits, des exils et des ruptures. Paroxysme de l'antisémitisme en Europe, l'Allemagne nazie programme l'extermination des juifs et six millions sont tués. 1948 voit la naissance de l'Etat d'Israël et des années de guerre avec les voisins arabes. C'est également le temps des luttes d'indépendance des pays arabes sous domination européenne. Tout concourt à la séparation entre juifs et musulmans. En un demi-siècle à peine, l'immense majorité des juifs a quitté les pays arabo-musulmans où ils étaient installés depuis au moins quinze siècles. Seule subsiste une communauté juive au Maroc de quelques milliers de membres. Ne reste alors que la nostalgie suite à l'exil.

Les « cartographies mentales » de João Luis Koifman

Le temps des exils, en général traité par l'analyse historique, trouve ici toute sa dimension affective, grâce aux travaux de João Luis Koifman sur les juifs exilés du Liban, et en particulier de Beyrouth, sur ce qu'il appelle la « cartographie mentale » des lieux quittés par ces exilés. Il fait dessiner aux témoins leurs cartes mentales, ces souvenirs d'un temps passé, empreints de souvenirs. Marie Bari resuscite ainsi avec un crayon le quartier de Wadi Abu Jamil dans les années cinquante, qui abritait la communauté juive de Beyrouth et l'ancienne synagogue Maghen Abraham. L'exil massif a lieu à partir de 1967 et la guerre des Six Jours.



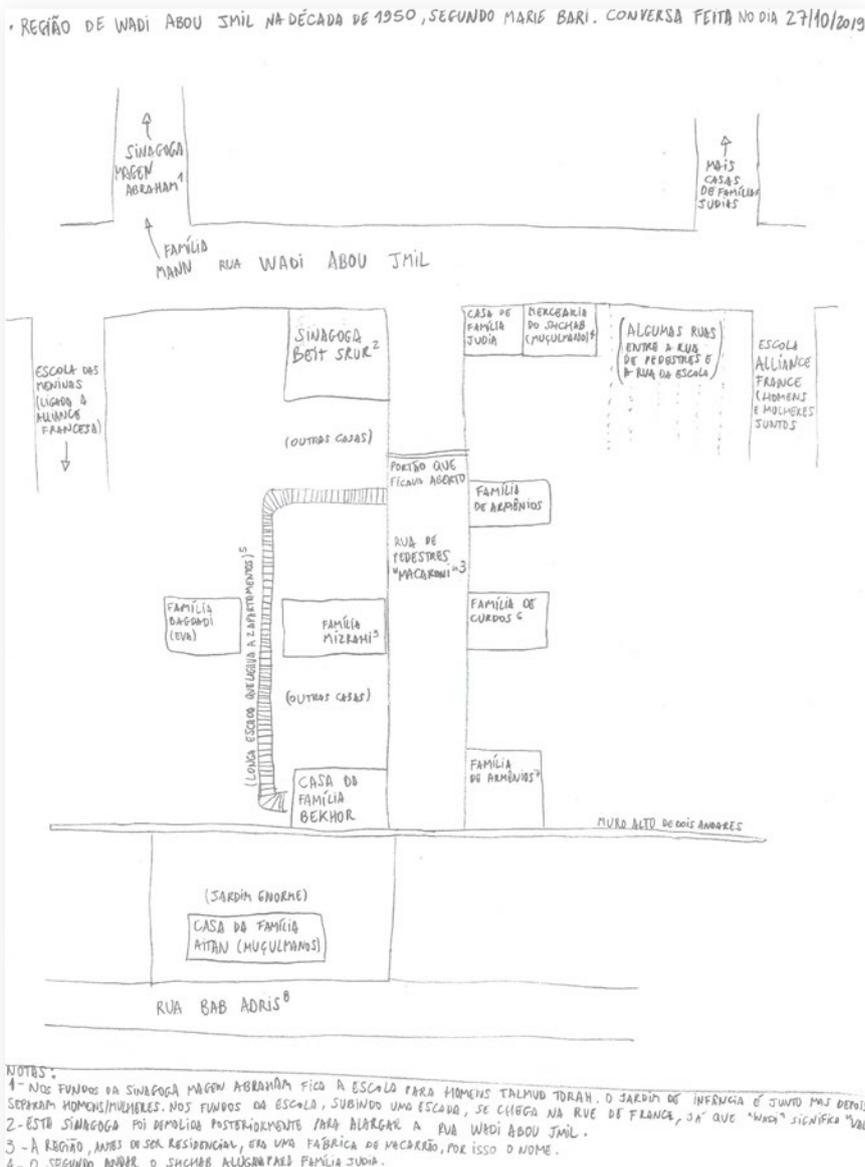
João Luis Koifman, La diversité religieuse à Beyrouth, Rio de Janeiro, 23 mai 2021, Croquis, Rio de Janeiro, João Luis Koifman, © João Luis Koifman



Mariage de Marie Bari : photo de famille dans la rue proche de la synagogue, Wadi Abu Jamil, Beyrouth, 2 juin 1957, Tirage moderne, Rio de Janeiro, João Luis Koifman, © João Luis Koifman

Suggestion de questionnement élèves

- ☛ En quoi ces plans tracés à la main, par des exilés non-géographes, constituent-ils un intérêt ?
- ☛ Pourquoi João Luis Koifman parle-t-il de « cartographie mentale » ?



Marie Bari, Plan du Wadi Abu Jamil dans les années 1950 d'après les souvenirs de Marie Bari, Rio de Janeiro, 27 octobre 2019, Croquis, Rio de Janeiro, João Luis Koifman, © João Luis Koifman



Dossier coordonné par Imane Mostefaï, responsable du service des actions éducatives et des médiations, réalisé par Anne Boulanger, professeurs relais à l'Institut du monde arabe pour l'Académie de Créteil.

INSTITUT
DU MONDE
ARABE

معهد العالم
العربي